

EN FAMILLE

Par Hector Malot

— Nous avons fait le plus difficile, disait-il quelquefois, puisque nous avons éclairé les temps les plus éloignés ; comment la lumière ne se ferait-elle pas sur ceux qui sont près de nous ? un jour ou l'autre le fil se rattacherait et alors il n'y aura plus qu'à le suivre.

Et lui mettant la main sur la tête, il ajouta :

— Même quand mon fils sera de retour, tu ne nous quitteras plus, il saura reconnaître ce que tu as été pour moi.

— Je suis si peu et je voudrais être tant.

— Je lui dirai ce que tu as été, et d'ailleurs, il le verra bien, car c'est un homme de cœur que mon fils.

— Voulez-vous me permettre, dit-elle, le cœur angoissé et la voix frémissante, de vous demander une chose que je ne comprends pas, et à laquelle je pense à chaque instant sans oser en parler ?

— Dis.

— Ce que je ne comprends pas, c'est qu'aimant votre fils comme vous l'aimez vous ayez pu vous séparer de lui.

— C'est qu'à ton âge, on ne comprend, on ne sent que ce qui est affection, sans avoir conscience du devoir : or, mon devoir de père me faisait une loi d'imposer à mon fils, coupable de fautes qui pouvaient l'entraîner loin, une punition qui serait une leçon. Il fallait qu'il eût la preuve que ma volonté était au-dessus de la sienne ; c'est pourquoi je l'envoyai aux Indes, où j'avais l'intention de ne le tenir que peu de temps, et où je lui donnais une situation qui ménageait sa dignité, puisqu'il était le représentant de ma maison. Pouvais-je prévoir qu'il s'éprendrait de cette misérable créature et se laisserait entraîner dans un mariage fou, absolument fou ?

— Mais le père Filides dit que celle qu'il a épousée n'était point une misérable créature.

— Elle en était une, puisqu'elle a accepté un mariage nul en France, et dès alors je ne pouvais pas la reconnaître pour ma fille, pas plus que je ne pouvais rappeler mon fils près de moi tant qu'il ne se serait pas séparé d'elle, c'eût été manquer à mon devoir de père, en même temps qu'abdiquer ma volonté, et un homme comme moi ne peut pas en arriver là ; je veux ce que je dois, et ne transige pas plus sur la volonté que sur le devoir.

Il dit cela avec une fermeté d'accent qui glaça Perrine ; puis, tout de suite il poursuivit :

— Si tu ne veux pas que nous nous fâchions, désormais n'aborde jamais ce sujet, qui m'est, tu le vois, douloureux ; tu ne dois pas m'exaspérer.

— Pardonnez-moi, dit-elle la voix brisée par les larmes qui l'étouffaient, certainement j'aurais dû me taire.

— Tu l'aurais dû d'autant mieux que ce que tu as dit était inutile

XXXVI

Pour suppléer aux nouvelles que ses correspondants ne lui donnaient point sur la vie de son fils, pendant les trois dernières années, M. Vulfran faisait paraître dans les principaux journaux de Calcutta, de Dakka, de Dehra, de Bombay, de Londres, une annonce répétée chaque semaine, promettant quarante livres de récompense à qui pourrait fournir un renseignement, si mince qu'il fût, mais certain cependant, sur Edmond Paindavoine ; et comme une des lettres qu'il avait reçues de Londres parlait d'un projet d'Edmond de passer en Egypte et peut-être en Turquie, il avait étendu ses insertions au Caire, à Alexandrie, à Constantinople : rien ne devait être négligé, même l'impossible, même l'improbable ; d'ailleurs n'était-ce pas l'improbable qui devenait le vraisemblable dans cette existence cahotée ?

Ne voulant pas donner son adresse, ce qui eût pu l'exposer à toutes sortes de sollicitations plus ou moins malhonnêtes, c'était celle de son banquier à Amiens que M. Vulfran avait indiquée ; c'était donc celui-ci qui recevait les lettres que l'offre des mille francs provoquait, et qui les transmettait à Maraucourt.

Mais de ces lettres assez nombreuses, pas une seule n'était sérieuse ; la plupart provenaient d'agents d'affaires, qui s'engageaient à faire des recherches dont ils garantissaient le succès, si on voulait bien leur envoyer une provision indispensable aux premières démarches ; quelques-unes étaient de simples romans qui se lançaient dans une fantaisie vague promettant tout et ne donnant rien ; d'autres enfin racontaient des faits remontant à cinq, dix, douze ans ; aucune ne se renfermait dans les trois dernières années fixées par l'annonce, pas plus qu'elle ne fournissait l'indication précise demandée.

C'était Perrine qui lisait ces lettres ou les traduisait, et si nulles qu'elles fussent généralement, elles ne décourageaient pas M. Vulfran et n'ébranlaient pas sa foi :

— Il n'y a que l'annonce répétée qui produise de l'effet, disait-il toujours. Et sans se lasser, il répétait les siennes.

Un jour enfin une lettre datée de Serajevo en Bosnie apporta une offre qui paraissait pouvoir être prise en considération : elle était en mauvais an-

glais, et disait que si on voulait déposer les quarante livres promises par l'insertion du *Times*, chez un banquier de Serajevo, on s'engageait à fournir des nouvelles authentiques de M. Edmond Paindavoine remontant au mois de novembre de la précédente année ; au cas où l'on accepterait cette proposition, on devrait répondre poste restante à Serajevo sous le No 917.

— Eh bien, tu vois si j'avais raison s'écria M. Vulfran, c'est près de nous le mois de novembre.

Et il montra une joie qui était un aveu de ses craintes : c'était maintenant qu'il pouvait affirmer l'existence d'Edmond avec preuves à l'appui et non plus seulement en vertu de sa foi paternelle.

Pour la première fois depuis que ses recherches se poursuivaient, il parla de son fils à ses neveux et à Talouel.

Et il avait voulu que Perrine prit dans la bibliothèque les livres qui parlaient de la Bosnie, cherchant en eux, sans y trouver une explication satisfaisante, ce que son fils était venu faire dans ce pays sauvage, au climat rude, où il n'y a ni commerce, ni industrie.

— Peut-être s'y trouvait-il simplement en passant, dit Perrine.

— Sans doute, et c'est un indice de plus pour prouver son prochain retour ; de plus, s'il était là de passage, il semble qu'il n'était pas accompagné de sa femme et de sa fille, car la Bosnie n'était pas un pays pour les touristes : donc il y aurait séparation entre eux.

Comme elle ne répondait rien, malgré l'envie qu'elle en avait, il s'en fâcha :

— Tu ne dis rien.

— C'est que je n'ose pas ne pas être d'accord avec vous.

— Tu sais bien que je veux que tu me dises tout ce que tu penses.

— Vous le voulez pour certaines choses, vous ne le voulez pas pour d'autres. Ne m'avez-vous pas défendu d'aborder jamais ce qui se rapporte à... cette jeune fille ? Je ne veux pas m'exposer à vous fâcher.

Evidemment, tout ce qu'elle dirait, ce qu'elle ferait, n'ébranlerait pas cette confiance, qui ne voulait croire possible que ce qui s'accordait avec son désir : elle ne pouvait donc qu'attendre en se demandant, pleine d'angoisses, ce qui se passerait lorsqu'arriverait la lettre du banquier d'Amiens apportant la réponse de Serajevo.

Mais ce ne fut pas une lettre qui arriva, ce fut le banquier lui-même.

Un matin que Talouel comme à son ordinaire se promenait sur son banc de quart, les mains dans ses poches, surveillant de son regard, qui ne laissait rien échapper, les cours de l'usine, il vit le banquier qu'il connaissait bien descendre de voiture à la grille des Shèdes, et se diriger vers les bureaux d'un pas grave, avec une attitude compassée.

Précipitamment il dégringola l'escalier de sa véranda et courut au devant de lui : en approchant, il constata que la mine était d'accord avec la démarche et l'attitude.

Incapable de se contenir, il s'écria :

— Je suppose que les nouvelles sont mauvaises, cher monsieur ?

— Mauvaises.

La réponse se renferma dans ce seul mot.

Talouel insista :

— Mais...

— Mauvaises.

Puis changeant de sujet tout de suite :

— M. Vulfran est dans ses bureaux ?

— Sans doute.

— Je dois l'entretenir tout d'abord.

— Cependant...

— Vous le comprenez.

Si le banquier qui, dans son attitude embarrassée fixait ses regards à terre, avait eu des yeux pour voir, il aurait deviné qu'au cas où Talouel deviendrait un jour le maître des usines de Maraucourt, il lui ferait payer cher cette discrétion.

Autant Talouel s'était montré obséquieux quand il avait espéré obtenir ce qu'il voulait savoir, autant il afficha de brutalité quand il vit ses avances repoussées :

— Vous trouverez M. Vulfran dans son cabinet, dit-il en s'éloignant les mains dans ses poches.

Comme ce n'était pas la première fois que le banquier venait à Maraucourt, il n'eut pas de peine à trouver le cabinet de M. Vulfran, et, arrivé à sa porte, il s'arrêta un moment pour se préparer.

Il n'avait pas encore frappé qu'une voix, celle de M. Vulfran, cria :

— Entrez.

Il n'y avait plus à différer, il entra en s'annonçant :

— Bonjour, monsieur Vulfran.

— Comment ! c'est vous, à Maraucourt ?

— Oui, j'avais affaire ce matin à Picquigny ; alors j'ai poussé jusqu'ici pour vous apporter des nouvelles de Serajevo.

Perrine, assise à sa table, n'avait pas besoin que ce nom fût prononcé pour savoir qui venait d'entrer elle resta pétrifiée.

— Eh bien ? demanda M. Vulfran d'une voix impatiente.